

La Reine Yseut et la Fée Morgue ou l'impossible maternité dans *Ysaïe le Triste*¹

Introduction

Chacun sait que ni Guenièvre, ni Yseut ne peuvent donner naissance à un enfant, non qu'elles soient stériles, mais parce que leur statut littéraire, leur prestige d'héroïnes amoureuses leur impose d'occulter cette part de leur féminité. Comme le rappelle Jean-Charles Payen, « de la destinée humaine, la poétique médiévale retient et privilégie à ce point la prouesse et l'amour qu'elle rend stériles Yseut et Guenièvre, c'est-à-dire les deux plus prestigieuses héroïnes de mythes amoureux »². Et pourtant, deux textes leur ont donné cette dimension de mère dont elles avaient été privées. Dans le *Perlesvaus*³ tout d'abord, Guenièvre a un fils, Loholt, qu'elle a conçu d'Arthur. Dans ce texte, Guenièvre nous apparaît à ce point maternelle que le meurtre⁴ de son fils provoque sa propre mort. Mais laissons-là la carrière maternelle de Guenièvre pour nous consacrer à celle d'Yseut.

1 — Edit. par André Giacchetti, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1989 (n°142).

2 — J.-C. Payen, « L'enfance occultée, note sur un problème de typologie littéraire au Moyen Age », *L'Enfant au Moyen Age, Senefiance* n°9, 1980, pp. 179-198.

3 — *Perlesvaus*, Ed. par Nitze, Chicago, 1932, tome I, p. 216 ss. Le texte daterait du début du XIII^e siècle.

4 — On sait que Loholt a coutume de s'endormir après ses combats, si bien que le sénéchal Keu profite de son sommeil pour s'approprier sa victoire contre le géant Logrin.

Si Guenièvre a accédé au statut de mère, c'est dans le cadre autorisé du mariage, puisque Loholt est le fils du roi Arthur. Le propos est bien différent dans *Ysaïe le Triste*, dans la mesure où le héros éponyme n'est autre que l'enfant né des amours interdites de Tristan et Yseut : c'est donc un bâtard, remembrance sensible du péché des parents.

Rappelons brièvement ici le synopsis de ce roman dit arthurien, qui daterait du début du XV^e siècle, et qui reste encore méconnu. La reine Yseut vient accoucher dans la forêt du Morois, accompagnée de Brangien. Elle confie le nourrisson à l'ermite Sarban. Mais, les fées qui ont appris de Merlin la naissance de l'enfant, invitent l'ermite à le mener dans leur univers de la Verte Forest. Elles s'éclipsent aussitôt pour le céder au nain Tronc. Les deux premiers tiers du roman narrent les aventures et les prouesses d'Ysaïe le Triste, après la disparition de la cour d'Arthur, dans un univers où les signes s'opacifient. Le chevalier est accompagné par le nain Tronc, nain hideux et contrefait, dont on apprendra tardivement qu'il n'est autre qu'Aubéron, le fils de Jules César et de la fée Morgue. Tronc incarne la tête pensante du chevalier et le guide de ses sages conseils tout au long de son errance. Ysaïe découvre l'amour en la personne de Marthe et l'abandonne aussitôt après avoir conçu en elle un enfant Marc l'Exillé. Marthe est contrainte d'abandonner son enfant dès sa naissance pour partir en quête de son amant. On voit donc se dessiner une impossibilité pour les personnages féminins d'assumer leur statut maternel⁵, problème qu'il faudra interroger. On constate dans le cas de Morgue qu'elle se refuse à voir son enfant tant qu'il sera assujéti à sa forme monstrueuse. C'est le jeune Marc qui, au cours de sa découverte des merveilles de Bretagne, met fin à la malédiction de Tronc qui retrouve sa forme inaugurale d'Aubéron. Le roman se clôt sur la double quête nuptiale menée à bonne fin : Ysaïe épouse Marthe qui lui donne un fief et Marc épouse sa belle sarrasine Orimonde, puisque le royaume d'Irion avait été envahi par les Sarrasins. Quant à Tronc-Aubéron, il sort du récit, laissant derrière lui son cor magique en guise de témoignage de son passage sur terre.

Faire d'Yseut la mère d'Ysaïe revient à continuer « naturellement » un fil interrompu par la fin de la geste tristanienne. Ainsi, la figure de la mère serait la métaphore du déroulement encore possible du fil littéraire. A travers cette étrange *translatio* d'Yseut,

5 — On laissera ici de côté l'étude du personnage de Marthe pour n'étudier que les deux figures anciennes d'Yseut et de Morgue afin de mesurer l'évolution qu'induit leur nouveau statut de mère.

qui d'héroïne de la fin'amor, devient une figure de mère, il s'agira d'appréhender en quoi le retraitement du personnage d'Yseut est éclairant pour comprendre les modes de la création romanesque. Bref, que signifie cette évolution du personnage d'Yseut dans l'esthétique nouvelle du roman qui prétend être la suite du *Tristan* en prose ? Mon hypothèse de travail est la suivante : le personnage de la mère, son utilisation dans le roman, permettent de mieux comprendre les relations qui se tissent entre les pré-textes et le roman à venir.

On analysera d'abord la transformation dont Yseut fait l'objet en devenant une mère. Faut-il simplement y voir un moyen facile de poursuivre le fil de la geste tristanienne en bénéficiant de la fortune littéraire du roman antérieur ou le personnage subit-il une véritable recreation ? Quel rôle Yseut est-elle appelée à jouer en ce début de roman et dans quelle mesure est-elle la source du nouveau récit ? Dans un second temps, on envisagera l'ombre⁶ des mères, Yseut et Morgue, qui plane sur le roman, sans toutefois influencer sur le devenir romanesque des nouveaux personnages. Enfin, on verra qu'Yseut ne peut assumer à elle seule le droit fil romanesque de son enfant et l'inscrire dans la lignée prestigieuse de Tristan, ce qui expliquerait l'apparition et le jeu de substitutions des figures maternelles, comme s'il s'agissait de chercher ailleurs les sources du nouveau récit. Les effets de brouillage sont nombreux : plusieurs seins se présentent pour nourrir l'enfant et pour décider en quelque sorte de son destin littéraire, mais toutes ces sources possibles s'effacent pour céder la place au nain nourricier Tronc.

I. Yseut comme source du nouveau récit

On a dit qu'Yseut est le premier personnage qui se présente sur la scène romanesque, à la faveur d'une sorte de prologue qui mêle le roman des origines à l'épilogue du *Tristan* en prose. Ce sont ces premières pages du roman où tout se joue et se dénoue qu'il faut examiner afin de mieux comprendre cette fonction inaugurale du personnage. De manière emblématique, Yseut vient accoucher dans la Forêt du Morois, en ce lieu peuplé de souvenirs, auprès d'une fontaine, autre trait important.

6 — Sur ce problème de l'ombre des personnages anciens dans le roman, on consultera l'article récent de Michelle Szkilnik, « L'Ombre de Lancelot dans *Ysaïe le Triste* », *Lancelot-Lanzelet, hier et aujourd'hui. Pour fêter les 90 ans d'Alexandre Micha*. éd. par Danielle Buschinger et Michel Zink, Greiswald, Reineke-Verlag, 1995, pp. 363-369.

Le personnage d'Yseut figure ainsi le lien fondateur entre le roman qui s'achève et le roman à naître. C'est elle qui détient le secret de la naissance d'Ysaïe et c'est elle qui le met au monde.

1. *Yseut, le dernier témoin d'un univers littéraire*

Il est, en effet, question d'un livre, « brief », qu'Yseut a écrit, contenant ses amours avec Tristan depuis le début jusqu'à cette mort devenue proche. Elle remet ce « livret » à l'ermite Sarban, espérant ainsi obtenir l'absolution. « Sires, toutes les besongnes dont je me sui mesfaite vers Roy Marcq mon mari ne sai ge mie, mais je sai aucques toutes les choses qu'avenues sont entre moy et Tristan de Loenois. Et pour che que je ne l'eüsse seut tout detenir par cœur, en ay ge mis le plus grant partie en ung livret qui est sur moy : tenés et lisiés et je connisteray toutes ces choses estre vraies ; sy m'en assollez »⁷.

Dans ce livre – qui fait plus de XXX feuillets, nous précise la voix du conte – Yseut a aussi noté le décompte des nuits passées avec son époux, Marc, et celles consacrées à son amant. Cette indication est pour le moins étrange : la fonction de ce livret serait-elle d'authentifier la provenance de l'enfant, de légitimer sa bâtardise, pourrait-on dire ? En tout cas, ce livre joue le rôle de l'écrit⁸ qui autorise la fiction à venir, sorte de chaînon manquant, se substituant à la voix du conte, référence majeure. Tout se passe donc comme si la voix anonyme du conte, voix de la tradition était menacée par l'aporie, et qu'elle devait se ressourcer dans le fond de la parole individuelle, qui peut à la fois authentifier et continuer un récit menacé d'enlèvement.

Il n'est plus tant question de source que de terme du récit et Yseut devient ainsi le témoin ultime de la fin d'un univers littéraire⁹. Le récit tristanien est bien donné comme achevé, puisqu'il fait l'objet d'une mise en récit, mais il se prolonge par une excroissance interne, la naissance de l'enfant¹⁰.

7 — Cf. §. 5.

8 — On retrouve ici, comme pour mieux s'en écarter la fiction de l'autoproduction du récit telle que l'avait inauguré le *Merlin* en prose. On songe aussi à l'idée de la transcendence du récit telle que l'a exploitée l'*Histoire du saint Graal*, où le Christ en personne remet au narrateur-ermite le livret contenant le récit à transcrire. Certes, Yseut redouble en quelque sorte ce geste inaugural en confiant à l'ermite Sarban l'histoire de ses amours avec Tristan, mais il s'agit cette fois d'un récit achevé déjà écrit ailleurs et qui ne renvoie nullement à la sphère céleste.

9 — Trait qui évoque dans une certaine mesure le rôle de Bohort dans l'épilogue de la *Quête del saint Graal*.

10 — Cf. V. 1-10 : Qui petit seime petit quiaut/et qui auques recoillir viaut/En tel leu sa semence expande/Quel fruit a cent doble li rande/car en terre qui rien ne vaut/Bonc

Ce livre, dont on ne sait rien d'autre, récit spéculaire absent, vaut aussi comme testament¹¹ du roman de Tristan et Yseut. Dans un double mouvement, Yseut devient la seule dépositaire du récit légendaire et celle qui va donner naissance à un nouveau récit. On voit que la fonction de mère se complique : elle ne se contente pas de mettre l'enfant au monde (romanesque), avant de se retirer dans son récit finissant ; elle est aussi la dépositaire du récit passé, dernier témoin de l'ancienne histoire. En la faisant sortir de son ancien récit, l'auteur ne se contente pas de l'utiliser pour permettre à sa fiction de voir le jour, il lui donne de conclure le récit tristanien. A travers le personnage d'Yseut devenu mère se joue la tension entre la clôture (l'achèvement) et l'ouverture (le renouvellement). Va t-elle pouvoir donner naissance à un récit dans le droit fil tristanien ?

2. *Yseut à la fontaine, ou la naissance du récit nouveau*

De même que l'on assiste à l'achèvement de l'histoire des parents, le ressort de la machine infernale s'étant rétracté sur le geste de Marc blessant Tristan, on est spectateur de la naissance d'Ysaïe près de la fontaine, dite des Géants, dans le Morois. Ce n'est pas un hasard si Yseut donne le jour au fruit de ses amours coupables dans cette forêt du Morois, espace en marge par rapport à la cour, qui conserve(ra) le secret de son amour. En ces premières lignes du roman, qui n'est pas tout à fait celui d'Ysaïe, ou qui n'en est que le prologue, le lecteur est convoqué une dernière fois dans cet espace marqué par l'errance des amants, avant de le voir disparaître dans les limbes du souvenir. En outre, Yseut enfante auprès d'une fontaine, motif très présent dans le *Tristan* en prose, à la fois lieu de la méditation amoureuse¹², lieu privilégié du lyrisme et de la parole tragique, ou encore lieu des malentendus et des quiproquos. La fontaine est un motif riche de résonances multiples et trouve ici sa valeur première de source. On sait que la source est dotée symboliquement d'un caractère féminin car elle est matière cosmique fondamentale ; elle assure

semenche seiche et faut. / Crestiens seime et fait semence / D'un romanz que il encomence / Et si lo seime en si bon leu / Qu'il ne puet estre sanz grant preu. Rappelons que dans le prologue du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, l'écriture et l'écriture sainte se croisent dans la célèbre parabole du semeur ; ici on ne trouve rien de tel, mais une réflexion sur l'acte de production de l'écriture à partir de la reproduction génétique.

11 — Ce livret permet le pardon que l'on accorde aux mourants. Ce n'est qu'après sa lecture que l'ermite donne l'absolution aux amants.

12 — C'est dans cette même forêt du Morois, près d'une fontaine « moult bele et envoiée » que Tristan composa son « lai mortel », *Tristan en prose*, III, §. 864.

la fécondation et la croissance des êtres ; elle fonctionne ici comme la métaphore de l'écriture qui doit prendre sa source dans les textes antérieurs avant de s'imaginer différente. C'est bien dans ce creuset, lieu sacré et riche d'une magie poétique, lieu originel aussi, que devait naître Ysaïe le Triste.

On a donc vu qu'Yseut a tout fait pour assurer à l'enfant un destin digne de son lignage littéraire, en mêlant le récit de sa conception au récit de ses amours avec Tristan, en authentifiant sa venue, en accouchant en la forêt du Morois, lieu riche encore de souvenirs, près d'une fontaine, motif emblématique du *Tristan* en prose. Elle tente encore de fixer son destin romanesque en baptisant l'enfant des noms entrelacés des amants.

3. *La mère-marraine*

Si le personnage d'Yseut joue un rôle essentiel dans la venue de l'enfant – et pour cause – le père est absent. Il n'est présent qu'à travers le nom dont le baptise Yseut. Rappelons que le nom Ysaïe le Triste n'est pas celui que le personnage devait avoir initialement. L'ermite Sarban l'avait baptisé Justice, en raison du signe que l'enfant porte sur sa main droite et qui représente une épée vermeille. Sans l'intervention d'Yseut, l'enfant aurait été affublé de ce nom-programme. Mais contrairement à Lancelot, débaptisé de son nom prédestiné, Galaad, qui parvient à se conquérir une nouvelle identité au fil du parcours qu'il s'est choisi, Ysaïe reste avant tout un redresseur de torts, un *Miles Christi* destiné à faire régner l'ordre et à maintenir le monde dans la voie de Dieu. En voulant modifier son destin, en le plaçant sous la tutelle littéraire des deux figures légendaires, elle se contente d'« enromancer »¹³ son nom, sans lui donner de profondeur véritable. D'une certaine manière, on peut dire qu'Yseut échoue à le placer dans le lignage de Tristan : si le jeune Ysaïe peut encore rivaliser en prouesse avec son père, c'est bien tout. Il n'est pas le parfait amant attendu de tous ses vœux par la lettrée Marthe, qui croit voir en lui un nouveau Tristan. Seule compte désormais et le fait agir, la voie droite de Dieu. Le premier nom était le bon mais n'avait pas le prestige du second. L'auteur a décidé que l'enfant ne serait pas le successeur escompté de la « fleur de chevalerie » et le projet d'Yseut se solde par un échec. Yseut doit disparaître du paysage romanesque de l'enfant peut-être parce que l'auteur est conscient qu'il ne peut pas trans-

13 — Expression que l'on doit à Michel Pastourneau.

former le personnage de la reine. Se pose ici le problème auquel l'auteur est confronté : en intégrant des personnages déjà existants dans son récit, doit-il les transformer ou choisit-il au contraire de les conserver tels que l'héritage les lui fournit ? On verra ici ce que deviennent Yseut et Morgue.

II. L'ombre des mères : Yseut *vs* Morgue

Deux figures féminines prestigieuses deviennent ici des mères : pourquoi ces deux personnages aux antipodes l'un de l'autre – Yseut incarnant l'amante courtoise par excellence alors que Morgue n'est autre que la face négative de la courtoisie, la luxurieuse qui veut gagner le cœur des preux pour mieux les perdre – se rejoignent-ils dans ce destin romanesque commun et tardif ? En quoi ce traitement nouveau dont elles font l'objet affecte-t-il leur construction romanesque ?

1. *Yseut ou la mère déplacée*¹⁴

Yseut ne peut pas avoir d'enfant ni de Marc, car cela reviendrait à sceller une alliance impossible entre les deux personnages, ni de Tristan car les vrais amants n'ont pas d'enfant. Parce que leur amour doit resté secret, il se doit d'être sans fruit. Ainsi le veulent les préceptes de la fin'amor, ainsi le veut la légende. Leur amour se referme sur le tombeau des amants, où « le pampre à la rose s'allie », sans que plus rien ne puisse désormais troubler leur repos. Aucun greffon ne peut s'enter sur la légende : nulle continuation n'est possible.

A moins que l'on vienne glisser la « petite ystore » sans rien bouleverser de la fiction primitive : ainsi, Tristan est-il blessé mortellement de la lance empoisonnée qui a autrefois tué Huneson, par le roi Marc. Ainsi les amants meurent-ils quelque quatre ans et demi avant la fameuse bataille de la plaine de Salesbières. On ne saurait donc reprocher à l'auteur d'*Ysaïe le Triste* de n'avoir pas respecté la chronologie des textes antérieurs (le *Tristan* en prose et la *Mort Artu*). Lui fera-t-on grief de n'avoir pas, comme il le prétend, « anicilé » la venue d'un enfant adultérin, comme son prédécesseur, qui « ne voloit parler de la villonie qu'il (Tristan) i conchust contre l'onneur d'icelle (Yseut) », ou « espoir, chieux

14 — Ce statut maternel est déplacé pour deux raisons : d'une part, Yseut ne peut en aucun cas incarner une figure de mère ; d'autre part, la transformer ainsi revient à déplacer le personnage hors de son récit.

qui fist le livre ne le savoit mie »¹⁵. Ces remarques soulignent les difficultés que suppose la stratégie d'écriture de l'auteur qui ne sait comment faire pour déplacer Yseut dans un registre et un récit qui ne peuvent être les siens.

D'ailleurs, l'auteur ne veut nullement transformer la fiction primitive ; bien au contraire il se montre respectueux des textes antérieurs. De fait, il ne peut pas exploiter le nouveau statut qu'il a donné à Yseut. Il veut simplement introduire un supplément qui se développera ensuite de façon autonome, selon sa propre ligne mélodique tout en mêlant aux aventures d'Ysaïe le récit du parcours pénitentiel du fils de Morgue.

Les contraintes que supposent ces deux personnages hérités sont d'ordre différents : contrairement à Yseut qui n'a jamais été mère, la fée Morgue a autrefois incarné une figure de mère dans le *Roman d'Aubéron*.

L'auteur convoque donc dans son récit une autre mère, Morgue, mère d'Aubéron, mais une Morgue dont il doit prendre en compte les nombreuses évolutions qu'elle a subies au cours de sa construction romanesque. La mère serait donc au centre d'un questionnement sur l'héritage et la filiation littéraires dans un roman tard venu.

2. Morgue : de la bonne mère à la mère coupable : une tentative de conciliation des héritages

On ne reviendra ici que très brièvement sur la construction du personnage de Morgue¹⁶, dont l'acte de naissance est signé dans la *Vita Merlini*¹⁷ de Geoffroy de Monmouth ; avec le développement du roman breton (seconde moitié du XII^e siècle), Morgue devient une fée puissante. Puis la fée Morgane, fée guérisseuse, devient la sœur d'Arthur¹⁸, dans une volonté de socialiser le rapport liant un héros à un être surnaturel, comme en témoigne aussi le rapport qui unit Lancelot et la Dame du Lac. Mais son image tend à s'obscurcir et elle se confond avec une fée maléfique, peut-être par crainte des êtres surnaturels issus des mytho-

15 — Cf. §. 1.

16 — Nous renvoyons aux travaux de Laurence Harf, *Les Fées au Moyen Age, Morgane et Mélusine. La Naissance des Fées*, Paris, Champion, 1984 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age 8), cf. surtout pp. 264-288 et de Lucy Paton, *Studies in the Fairy Mythology, of Arthurian Romance*, Boston, Ginn, 1903 (2^e Edition augmentée par R.S. Loomis, New York, Franklin, 1959), cf. p. 1-166.

17 — Vers 908 ss.

18 — Cf. *Erec et Enide*, vv. 4193-4194 ; Yvain, v. 2949.

logies païennes, mais aussi en raison même de son emploi littéraire qui fait d'elle une fée qui enlève les mortels pour les enfermer dans son monde (sorte de monde des morts). Elle se spécialise dans l'enlèvement de Lancelot¹⁹ et incarne « la plus desloial femme del monde »²⁰ ; on dit encore d'elle que « si fu chaude et luxuriose que plus chaude feme ne convint a querre »²¹. Le *Tristan* poursuivra cette œuvre de noircissement du personnage, en la menant à son terme.

L'auteur d'*Ysaïe le Triste* connaît sans nul doute tous ces traits maléfiques qui se sont surimposés peu à peu au personnage féerique ; mais il doit aussi composer avec une autre tradition littéraire qui a fait d'elle la mère d'Aubéron, le petit roi de Féerie. Malgré son passif très lourd, elle doit redevenir une mère, qu'elle avait déjà été.

Dans le *Roman d'Aubéron* qui est une sorte de prologue à la chanson de geste *Huon de Bordeaux*, la fée Morgue joue pleinement son rôle de mère : ne dit-on pas qu'elle allaite²² Aubéron lui ouvrant ainsi la porte du paradis, qu'elle le préfère à son aîné Georges²³ et qu'elle se lamente de la malédiction qui veut qu'Aubéron ne dépasse jamais la taille d'un enfant de sept ans ? C'est encore elle qui veille à son éducation : « Douchement l'a nourri et doctrin »²⁴.

Mais le temps a passé, le personnage de Morgue a subi bien des métamorphoses et l'auteur d'*Ysaïe le Triste* ne peut faire autrement que considérer tous ces éléments hétérogènes légués par la tradition pour tenter de leur donner sens dans son roman tard venu. Dans *Ysaïe le Triste*, Morgue n'est plus la bonne mère qui ouvre les portes de la féerie et du paradis à son enfant. Bien au contraire, elle devient la responsable de la malédiction dont souffre Tronc : l'idée est suggérée dans le texte sans que l'on sache précisément quelle est sa faute. Tout ce que l'on sait avec

19 — Cf. *Lancelot en prose* éd. par A. Micha, tome III, XXIV, 38, p. 189 ; LXXVIII, 1-14 ; LXXXVI, 21.

20 — *Ibid.* LXXXVIII, 5.

21 — *Ibid.* XXIV, 39.

22 — *Roman d'Aubéron*, vv. 1417-1422 : « Par tel savour le lait assavoura/Que fine amour de sa mère sucha,/Nionques nus plus de son lait ne goust/Fors il tous seus et se li destina/Que quant li ame de son cors partira/Em paradis seurement ira ». Autrement dit, le lait de Morgue permet à Aubéron d'accéder à l'univers de la féerie et lui ouvre aussi la porte du Paradis. De là dire qu'on assiste à une confusion entre Morgue et la Vierge Marie ... La Bonne Mère, comme la Bonne Mort, est celle qui fait accéder au paradis.

23 — *Ibid.*, vv. 1430-1434 : « Cils Aubérons puis qu'ot VII. Ans passés/Ne crut en haut, ch'ai en escrit trouvé. /Sa mère en ot sovent son cuer irié,/Car de vrai cuer l'amoit plus que l'ainsné ».

24 — *Roman d'Aubéron*, éd. par Jean Subrenat, v. 1434.

certitude, c'est que Morgue refuse de voir son fils et d'avoir de ses nouvelles, tant qu'il sera assujéti à sa forme monstrueuse, comme s'il portait la trace visible de la faute maternelle²⁵. Elle s'enferme donc dans un de ses châteaux et le confie à sa « maisnie » de fées. Morgue devient ainsi de mère exemplaire qu'elle avait été dans le *Roman d'Aubéron*, une mère coupable dans *Ysaïe le Triste*, dans un renversement qui s'accompagne de la dégradation physique de son fils. Elle ne peut plus assumer son statut de mère parce qu'entre temps la littérature a fait d'elle un monstre, une opposante cruelle aux vertus chevaleresques et à l'idéal de la courtoisie. Elle doit donc disparaître du récit même si son ombre continue de planer sur le destin de son fils, livré à un parcours pénitentiel sur la terre, comme s'il devait racheter la faute maternelle.

Morgue et Yseut sont toutes deux condamnées à rester dans les limbes du récit : elles tombent dans l'oubli. L'auteur a donc choisi de faire intervenir deux personnages de mère qu'il ne peut à l'évidence pas utiliser ni développer en raison de contraintes externes (poids de la tradition et rôle dévolu aux personnages) et de contraintes internes qu'il s'est fixées.

3. *Le retrait des mères*

Ni Yseut ni Morgue ne peuvent assumer ce statut de mère. Morgue a perdu cette dimension en devenant une fée maléfique ; Yseut est appelée à un autre destin qui n'est autre que la mort au monde romanesque. Elle est donc contrainte d'abandonner son enfant pour pouvoir pleinement vivre sa mort aux côtés de Tristan, mais aussi par sens du devoir. Si l'enfant illégitime s'insérait frauduleusement dans le lignage de Marc, il serait un danger pour l'héritier légitime (qui ne naîtra jamais) : « s'elle acoucque, sy hiretera li enfes et tenra ung royaume la u riens n'a, et ly drois hoirs en serra deshiredés, et ensi en poroit venir maulx pour son arme »²⁶. On voit donc que le souci du devoir, et la paix de son âme la contraignent à abandonner l'enfant de l'amour et du péché. Ce n'est donc pas l'image d'une mauvaise mère ou d'une mère coupable que l'auteur présente d'Yseut. Au contraire, il fait d'elle le portrait d'une mère responsable, qui tente de concilier son devoir à l'égard du roi Marc, son amour pour Tristan et la sauvegarde de l'enfant.

25 — Cf. §. 549, p. 394, *éd. cit.*

26 — Cf. §. 4.

Yseut doit donc s'éclipser du paysage romanesque, alors même qu'elle est la première à l'investir, montrant ainsi qu'elle est la source naturelle de la venue au monde du récit mais que le personnage appartient à un autre récit. Elle doit donc s'effacer pour que le roman du fils puisse se développer. L'auteur n'a donc fait qu'emprunter le personnage pour poursuivre le fil, mais il le rend aussitôt à son véritable récit. Le personnage d'Yseut n'est donc pas affecté en profondeur par cet emploi de mère. Le rôle essentiel qu'elle a joué aura consisté à légitimer la venue de l'enfant, par le biais de son journal intime et à introduire la naissance de l'enfant dans le roman primitif. L'auteur délègue en quelque sorte sa prise de parole liminaire qu'est tout prologue en faisant intervenir le journal intime d'Yseut. C'est donc à la figure de la mère qu'il revient de légitimer le nouveau récit, mais dès lors que cette fonction a été remplie, Yseut ne doit plus influencer sur le devenir romanesque de l'enfant. En évinçant les deux figures de mères que sont Yseut et Morgue de son paysage romanesque, l'auteur fait table rase des origines de l'enfant : Ysaïe pourrait être le fils d'autres parents que Tristan et Yseut ; quant à Tronc, qui reconnaîtrait sous ses traits hideux le petit roi de Féerie « plus beau que le soleil en été » ? Les mères s'effacent et l'on assiste à des brouillages successifs autour de la figure maternelle.

III. Substituts de la mère et effets de brouillages parodiques

Yseut a donc confié son enfant aux bons soins de l'ermite Sarban, pour éviter de mettre l'enfant en danger et pour que le secret soit conservé. Qui va donc pouvoir nourrir l'enfant de son lait ? Où se ressourcera le fil d'Ysaïe ?

1. A quel sein se vouer ?

Il est inutile de rappeler combien la symbolique du lait est essentielle dans la mentalité médiévale. Le lait affecte le développement physique et moral de l'enfant. Il est donc aussi une nourriture spirituelle, comme en témoigne le personnage de Keu, qui pour avoir été spolié du lait maternel au profit du petit Arthur, a perdu toute sa valeur intrinsèque. Du lait dont est nourri l'enfant dépendent son avenir et son être profond. C'est pourquoi le lait de la nourrice à gages, nièce de l'ermite, ne peut en aucun cas convenir à Ysaïe, dans la mesure où cette dernière a de

nombreux défauts²⁷ dont l'enfant pourrait hériter. Alarmées par une telle situation qui risque de tourner à la catastrophe, les fées de la maisnie de Morgue décident d'intervenir. Elles viennent donc nuitamment nourrir l'enfant du lait qui provient de la femme de Caradoc. Pour ce faire, elles font vomir à l'enfant le mauvais lait et lui insufflent par la bouche le lait merveilleux.

Il s'agirait donc du lait de celle que l'on appelle « la femme au sein d'or » et qui porte de multiples prénoms : tantôt Galera²⁸, tantôt Guinier²⁹, ou encore Clarisse, comme dans *Ysaïe Le Triste* ... Ainsi, on assiste à un nouveau brouillage dans notre roman, peut-être en raison d'un croisement avec le personnage de la mère dans *Tristan de Nanteui*³⁰, mais ce n'est qu'une hypothèse. En tout cas, le choix de la provenance du lait n'est certainement pas anodin : la femme au sein d'or incarne la quintessence de la fidélité et le sacrifice consenti pour sauver son époux par opposition à la mauvaise mère qui loge un serpent dans l'armoire. Elle sacrifie son sein pour débarrasser Caradoc du serpent qui l'étouffait, et pour réparer le dommage qu'elle a subi, le bouclier magique d'Aalardin, appliqué sur le sein perdu, lui rend son intégrité. Il fallait donc un sein précieux, extraordinaire, pour nourrir le petit Ysaïe et le sein le plus célèbre n'était autre que celui de celle que l'on appelle la femme au sein d'or, hérité de la féerie. En s'appropriant³¹ le lait qui coule de l'autre sein (?), vierge de toute histoire, les fées donnent ainsi une nouvelle source au récit. Cet emprunt au sein de Guinier/Clarisse montre le souci de mêler les sources d'inspiration, tout en opérant des brouillages parodiques. En outre, le fait d'emprunter ailleurs le

27 — Le récit n'en dévoile que deux : son ,preté au gain (elle s'empresse de vouloir vendre l'anneau magique que les fées lui ont confié) et son manque de mémoire.

28 — Cf. le *Mantel Mautailé*, éd. par P. Benett, 1975, Textes littéraires de l'université d'Exeter.

29 — Cf. le *Livre de Caradoc*, vv. 3092-3254, de l'éd. ; de W. Roach et R. H. Ivy, de la première *Continuation de Perceval*, tome II, Philadelphie, 1965.

30 — Cf. l'épisode dans lequel Clarinde est en fuite sur une nef, avec son bébé. Le soleil darde de tous ses rayons (autre réminiscence du philtre ?) et Clarinde n'a plus de lait pour nourrir son enfant. Elle commence par lui donner sa salive pour le désaltérer, puis désespérée, elle envisage de se suicider. C'est alors que s'opère le miracle : Dieu lui donne abondance de lait si bien qu'elle peut nourrir son enfant au sein droit tandis qu'elle-même se désaltère à son propre sein gauche ! Le symbolisme est un peu lourd, mais on voit encore ici combien la nourriture maternelle se confond avec la nourriture divine. Voir encore l'art chrétien du Moyen Âge qui représentait une *Maria lactans* à l'enfant, image symbolique opposée à celle de la mauvaise mère qui « réchauffe un serpent dans son sein ». Songeons aussi au miracle de la lactation de la Vierge qui avait nourri des saints de quelques gouttes de lait jaillissant de sa poitrine.

31 — La façon dont les fées « récupèrent » le lait de Clarisse les apparente à des démons succubes, vampiriques, qui ajoute d'ailleurs encore de l'étrangeté à cet élément narratif.

lait³² dont est nourri l'enfant montre que les fées ne veulent plus assumer pleinement un rôle de substitut maternel, comme l'avait fait en son temps la Dame du Lac.

*2. Quand les fées ne veulent plus être marraines,
que font-elles ?*

Ce sont elles qui expliquent à Sarban que l'enfant est promis à un destin exemplaire et qu'il mérite une éducation toute particulière. Elles lui proposent donc, malgré ses réticences, de les suivre dans leur univers de la Verte Forest, où elles veilleront sur l'enfant et lui donneront la « nourreture » qu'il mérite. Une fois que l'enfant et l'ermite sont parvenus dans l'autre monde, les fées s'éclipsent, cédant leur pouvoir au nain Tronc. De manière très significative, on ne fait que les entrevoir à l'orée de la forêt se lavant les mains à une fontaine. On sait que par tradition les fées ne se rencontrent qu'auprès des fontaines où elles se lavent les mains ou coiffent leur blonde chevelure ; mais, dans ce cas précis, on peut se demander si l'image ne prend pas tout son sens, comme si les fées en avaient définitivement fini avec le destin de l'enfant. Voilà une bien étrange stratégie pour des fées que de refuser d'endosser le statut de substitut maternel pour un petit orphelin de si prestigieuse lignée. On a l'impression qu'elles refusent de jouer le rôle inauguré par la Dame du lac dans le *Lancelot* en prose. D'ailleurs, elles n'interviennent guère dans le parcours d'Ysaïe, se contentant d'entrées en scène sporadiques (elles équippent le chevalier nouveau lors de son adoubement et renouvellent ses armes après sa période probatoire). De plus, l'univers dans lequel grandit l'enfant n'a plus rien d'un monde merveilleux. La trinité familiale que forment l'ermite, le nain et l'enfant, habite un lieu qui pourrait être réel : une petite maison dotée d'une chapelle, dans la forêt qui n'a rien d'une forêt aventureuse. C'est le règne de l'*aurea mediocritas* qui nous est ici dévoilé. Étrange façon de combler l'attente du lecteur qui pouvait imaginer une éducation extraordinaire dans un univers féerique, comme le laissaient entendre les fées à Sarban, pour le convaincre de mener l'enfant dans la Verte Forest. Le seul élément qui ait été rajouté par rapport à la première partie de l'en-

32 — Les fées cessent d'ailleurs de nourrir le nourrisson du lait merveilleux dès lors qu'il est dans leur univers.

fance d'Ysaïe dans l'ermitage, serait donc la présence de Tronc, le nain nourricier énigmatique.

2. *Le nain nourricier*

Le nain hideux est donc le dernier substitut des figures parentales que connaît Ysaïe. C'est lui qui pourvoit au confort matériel de l'enfant, qui le mène auprès du tombeau de Merlin, qui lui apprend l'escrimie. Mais il n'est pas dit qu'il l'éduque à la rhétorique courtoise ou le forme aux jeux d'échecs, ni à la chasse. Ysaïe est loin de bénéficier de l'éducation en tous points exemplaires d'un jeune Tristan ou d'un Lancelot. Il ne sait pas, comme son père, harper et composer des lais. Contrairement à son père et à son parrain, Ysaïe est dépossédé de toute dimension courtoise : peut-être sa mère (ou à tout le moins une présence féminine) lui a-t-elle fait défaut. Il ne sait que ce qu'on lui a enseigné : l'escrimie et le respect de la *destre* voie. N'est-ce pas reconnaître, en filigrane, l'importance de la « nourreture » sur la « nature », ce qui serait assez novateur ? Si le chevalier Ysaïe est bien imparfait au regard des canons antérieurs, c'est sans doute afin de conserver la part belle au nain Tronc. L'incomplétude d'Ysaïe, voire son inachèvement, rendent nécessaire la présence du sage conseiller à ses côtés. C'est à ce prix que Tronc pouvait s'imposer comme nouveau personnage littéraire à part entière. Et derrière les aventures et les prouesses d'Ysaïe ne lit-on pas le récit d'enfances de Tronc-Aubéron ? Mais ceci est déjà une autre histoire...

Autrement dit, ce n'est qu'au prix de l'effacement des origines anciennes, et donc de la mère, que le roman peut s'inventer différent. Il fallait donc tour à tour évincer la mère génétique et les mères de substitution que sont les fées pour pouvoir imaginer le roman.

Conclusion

On a vu combien la figure de la mère est au centre des enjeux esthétiques du roman et s'inscrit dans la problématique plus large de ce qu'il faut conserver des textes antérieurs et de ce qu'il faut gauchir. Yseut subit une étrange *translatio*, mais on peut dire que le personnage d'Yseut sort indemne de ce déplacement, car l'auteur du roman a fait en sorte de la renvoyer rapidement dans son récit qui est en train de s'achever. Le prologue s'en trouve escamoté : elle a juste eu le temps nécessaire pour tenter de faire

pencher le destin d'Ysaïe du côté de celui de la geste tristanienne. Mais cette tentative avorte car l'auteur en a décidé autrement. Il ne s'agit nullement de récrire les aventures de Lancelot – ce qui explique que les fées se trouvent dépossédées de leur fonction de transcendance – ou de Tristan. Il faut trouver une nouvelle voie au roman quitte à ce que le récit d'Ysaïe se trouve vampirisé par un autre, celui de Tronc, en l'occurrence. Ce récit est donc bien nourri au sein d'une autre source que la courtoisie (qu'incarne Yseut) ou que la féerie (la Dame du lac). Les effets de substitution et de brouillages des figures maternelles, l'incapacité qu'ont les mères d'assumer leur nouveau statut témoignent des difficultés liées au choix d'écriture de l'auteur qui ne sait comment légitimer son roman, qui hésite à le placer dans la lignée des romans arthuriens antérieurs. La seule voie possible est celle qu'ouvre Tronc qui introduit une dimension nouvelle, parodique et burlesque, dans le roman et qui tente de réconcilier les genres et les récits. Aussi les mères n'ont-elles servi que de prête-noms prestigieux pour conter le compagnonnage incongru d'un chevalier errant déjà très éloigné du modèle tristanien et d'un nain hideux et sage qui ne ressemble plus guère au roi Aubéron.

Patricia VICTORIN